

NOUVEAU VOYAGE

DANS LE

PAYS DES NÈGRES

SUIVI

D'ÉTUDES SUR LA COLONIE DU SÉNÉGAL

ET DE

DOCUMENTS HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

PAR

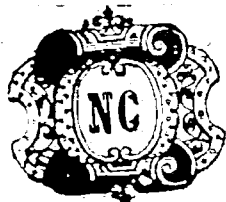
ANNE RAFFENEL

COMMANDANT PARTICULIER DE SAINTÉ-MARIE DE MADAGASCAR.

Chevalier de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur.

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT ET PUBLIÉ AVEC AUTORISATION
DE SON EXCELLENCE LE MINISTRE DE LA MARINE.

TOME PREMIER.

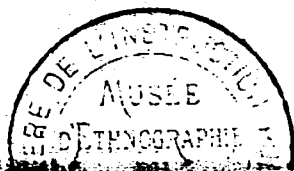


PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER
DE NAPOLEON CHAIX ET C^o.

Rue Bergère, 20, près du boulevard Montmartre.

1856



IT
549
R. 3
v. 1
M.





MANIERE DE RECOLTER LE VIN DE PALME.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

La France compte un bien petit nombre de voyageurs qui ont pénétré dans l'Afrique centrale. Lorsque nous voulons étudier ce qui se rattache à ces curieuses contrées, nous sommes obligés de recourir aux ouvrages des Anglais.

M. Raffenel a voulu combler cette lacune dans notre littérature ethnographique; et, après avoir parcouru le Sénégal, examiné ces contrées avec l'autorité que lui donnait une mission officielle, il publie son ouvrage en deux volumes. Le premier renferme tout le côté descriptif et pittoresque: c'est la partie anecdotique, littéraire et amusante de son travail. Le second volume contient les observations météorologiques et scientifiques, et des documents historiques.

Des gravures, faites d'après les dessins exécutés sur les lieux mêmes par l'auteur, complètent le texte en l'expliquant.

Nous croyons que cet ouvrage est destiné à un grand succès

La France a des établissements en Afrique sur deux points principaux : l'Algérie et le Sénégal. C'est par ces deux points que l'esprit français, cet esprit si éminemment civilisateur et initiateur, doit pénétrer dans l'Afrique centrale, et la conquérir pacifiquement à nos mœurs, à notre religion, à notre commerce.

M. Raffenel indique lui-même ce résultat à obtenir comme une grande chose ; nous ne pourrions mieux dire que lui ; nous nous bornons donc à citer ses belles paroles, qui résument admirablement son ouvrage, et peuvent lui servir de préface :

« La régénération de l'Afrique est la grande œuvre de notre époque. Peu de siècles se sont déroulés dans le temps sans laisser à la postérité un monument de leurs travaux, peu de nations ont fourni leur carrière sans laisser dans l'histoire quelques belles pages que les générations lisent avec respect.

» De toutes les œuvres des temps passées, il n'en est pas de plus belle, il n'en est pas de plus digne d'immortalité que la régénération des Africains, et la nation qui l'accomplira sera grande entre toutes.

» La civilisation de l'Afrique est la découverte d'un monde, et cette découverte dominera toutes les autres, parce que seule elle aura le caractère de désintéressement et de dévouement ; parce que ce ne sera ni la soif des richesses, ni l'ambition d'ajouter des royaumes à des provinces qui l'aura fait entreprendre.

» Quelle gloire plus rayonnante de pures clartés, plus digne d'un grand peuple, que celle d'accomplir cette difficile réforme des sociétés nègres, d'arracher une race à la barbarie, de lui apprendre à connaître le vrai Dieu, à se connaître elle-même ; et, dans des temps plus éloignés, de faire peut-être disparaître le stigmate de la couleur, marque traditionnelle de l'esclavage, qui met entre deux races une barrière plus difficile à renverser que le granit, — la barrière du préjugé.

» Les fleuves sont les routes naturelles de l'Afrique, ce sont les

CHAPITRE XXVII.

Le roi me fait enfin connaître ses intentions. — Déception et désespoir. — Je reçois une nouvelle sommation de faire tomber la pluie. — Protestation et palabres. — Comment les Kourbaris se qualifient eux-mêmes. — Conflit entre mes hommes et les habitants. — Fureur de Niany à propos d'une tête de bœuf. — Les Poulhs noirs du Massina; leur horreur pour les moustaches. — Sur la licorne; c'est le rhinocéros que les nègres ont vu. — Le courage des Bambaras est très-problématique.

Le 4 juillet dans la journée, on m'annonça l'arrivée de Maka. A cette nouvelle je sentis mon cœur battre. Le moment était venu où mon sort allait se décider, moment tant attendu, après lequel je soupirais depuis un mois. Qu'allais-je apprendre?

Je ne sais pourquoi je retins mes hommes qui voulaient partir tout de suite. Mon impatience était vive; mais mes appréhensions l'étaient encore plus. Je n'ai jamais trouvé qu'il fut exact de dire que la connaissance de la vérité était préférable au doute. En cet instant je m'attachais au doute comme un naufragé à une épave flottante; le doute me permettait de laisser aller mon imagination vers un riant avenir; le doute me faisait voir la frontière franchie et les vastes contrées du Ghiolibâ se déroulant devant moi; le doute enfin me montrait le succès couronnant mes efforts. Et tous ces rêves, ces pro-

jets, ces espoirs allaient peut-être s'évanouir en une seconde ! J'attendis donc au soir, et la nuit commençait déjà quand j'envoyai mes nègres chez Maka.

Dès qu'ils furent partis, je me promenai à grands pas, livré à une agitation extrême. Je voulais savoir et je ne le voulais pas ; je me repentai de les avoir envoyés, et je regrettais de ne l'avoir pas fait plus tôt ; je voulais les rappeler, et je voulais qu'ils courussent afin de me rapporter plus vite une réponse. Bientôt mon œil inquiet, qui n'avait pas quitté le sentier qu'ils devaient parcourir, les aperçut, prompts comme des messagers de malheur. En deux minutes ils étaient devant moi. Un regard m'apprit tout.

Oh ! que j'avais raison de conserver cette incertitude qui, par une disposition naturelle à l'homme, renferme toujours une espérance ! Maintenant tout est fini ; l'espoir s'est envolé ; je suis seul devant la réalité, cruelle, impitoyable !

J'appelai tout mon courage pour interroger mes hommes ; car il faut du courage pour entendre le récit minutieux des circonstances qui vous privent d'un bien qui vous est cher. On accepte l'événement, on ne discute pas avec la Providence ; mais en causer comme d'un fait vulgaire ; entendre, comme la lecture d'une page de roman, des détails qui vous navrent, c'est retourner le poignard dans la plaie.

Ces détails étaient courts. Mamady avait répondu non à toutes les questions ; nulle prière, disait l'hypocrite Maka, n'avait pu ébranler sa résolution. Et l'odieux Mamady ne s'était pas borné à m'empêcher de continuer ma route et à m'interdire le retour à Bakel, il avait encore donné l'ordre qu'on me ramenât à Koghé.

« Ah ! pour cela, je l'en défie ! m'écriai-je. Il peut barrer ses routes avec ses hommes ; je suis hors d'état de forcer les passages, car ils seraient plus de mille contre un ; mais me faire retourner à Koghé, ce ne sera certes pas vivant ! »

Ainsi j'étais dupe une seconde fois ! Il était tout simple de me dire, il y avait un mois : « Tu es prisonnier, tu n'iras pas plus loin ; tu ne retourneras même pas d'où tu viens. » Mais cela ne suffisait pas ; il fallait ce raffinement, il fallait laisser l'espoir rentrer dans mon âme, afin de pouvoir l'en arracher encore. Les misérables !

Que vais-je devenir à présent ? M'échapper ! Mais j'ai cent lieues de pays à traverser, et les pluies ont changé les routes en rivières ! Une seule chose est possible : rester à Foutobi, y rester malgré mes geôliers ; et puis me résigner, me soumettre à la volonté de celui qui ne

dédaigne pas, dans sa puissance, de prendre souci de la plus humble des créatures.

Je m'arrêtai donc au parti d'attendre la fin des pluies. Après, de tout tenter pour regagner Bakel; et là, de réclamer à Saint-Louis des secours qui me permissent de continuer mon voyage, en prenant une autre voie.

La protestation est souvent impuissante dans les pays de la civilisation; mais chez les sauvages, chez les Kourbaris surtout, elle est ridicule; je le savais. Et cependant fallait-il laisser ces nègres se jouer de moi impunément? fallait-il me taire et donner par mon silence une sorte de consécration à leur infamie?

Ces graves préoccupations furent interrompues par une nouvelle ambassade des cultivateurs, qui venaient pour la troisième fois, armés de leurs outils, me représenter que la pluie ne tombait pas assez fort. Je n'étais pas, comme on le pense sans doute, dans une disposition d'esprit à continuer mes enfantillages des jours précédents.

« Réponds à ces imbéciles—dis-je à mon interprète—que si j'avais la puissance qu'ils me croient, je commencerais par m'en servir pour moi, en abandonnant leur abominable pays; et, une fois éloigné, je ferais tomber la pluie jusqu'à ce qu'ils fussent noyés tous. »

Cet incident ne fit qu'ajouter à mes tristes pensées. Si les Bambaras font une mauvaise récolte, malheur à moi! s'il arrive dans le pays quelque fâcheuse affaire, malheur à moi! si le roi tombe malade, malheur encore! s'il meurt, malheur et toujours malheur! car ce sera moi; ce sera *le blanc* qu'on en rendra responsable. Et je me mis à songer aux superstitions cruelles des nègres irréligieux, aux hécatombes humaines offertes à leurs fétiches pour apaiser leur courroux, et aux sanglants sacrifices qu'ils consomment pour honorer la mort de leurs chefs.

Les Bambaras sans doute ne ressemblent pas à ces cannibales; mais si leurs superstitions sont moins féroces, elles sont tout aussi impérieuses, et comme eux ils ont un fétiche dont les jugements sont irrévocables. Il est certain que le Bouri a été consulté dans mon affaire et qu'il n'est pas étranger à mes disgrâces.

La nuit fut pour moi sans sommeil, et le lendemain j'étais debout avant le jour. Dès que parurent les premières lueurs du matin, je fis partir mon interprète pour dire à Maka de m'envoyer un de ses représentants.

« Je suis bien fâché de ce qui arrive, osa répondre ce fourbe:

j'ai expliqué au roi ce que sa conduite avait de mauvais; mais il n'a pas voulu m'entendre; tu peux dire au *blanc* qu'à cause de lui je me suis brouillé avec mon frère.

— Le *blanc* — répliqua mon homme, — n'a pas besoin de ta pitié. »

Peu après, Bouô parut accompagné de Mamady-Sirré, le Kourbari qui m'avait fait, à Tinnila, à propos d'une peau de mouton, la scène que j'ai rapportée. Je n'aurais pas eu avec Bouô la même liberté de paroles; car je le considérais comme étranger aux contrariétés qui me frappaient; mais la vue de Mamady me rendit furieux. Aussi me tournai-je vers lui pour apostropher l'ignoble race des Kourbaris; et certes je ne ménageai pas mes termes.

Après m'avoir bien écouté, ils se regardèrent tous deux, et du plus grand sérieux du monde, de l'air de la plus profonde conviction, ils dirent :

« Tu as raison; nous sommes des misérables, nous sommes des coquins, des parjurez, des....

— Vous êtes autre chose encore — repris-je en les interrompant; — vous êtes des insensés, car vous vous faites tort à vous-mêmes. Tous les chefs nègres recherchent par nécessité l'amitié des blancs. Vos vêtements, vos parures, vos armes, vos munitions viennent de chez eux. Sans eux, vous seriez nus, vous ne mangeriez pas, vous ne vivriez pas. Avez-vous réfléchi à ce que vous perdiez en me gardant captif, contrairement à votre foi engagée et payée? Vous avez pensé sans doute que vous pourriez facilement vous emparer de mes caisses, de mes armes, de mes hommes, et que tout cela vous dédommagerait; mais désabusez vous, vous ne les tenez pas encore, et si jamais vous avez la fantaisie de les prendre, je vous jure qu'ils vous coûteront cher. »

Bouô repoussa énergiquement les intentions spoliatrices que je venais de prêter aux Kourbaris. Il balbutia ensuite, en manière d'explication, la nécessité où s'était vu Mamady de m'empêcher de courir à ma perte en me jetant, comme j'en avais le dessein bien arrêté, au milieu des embuscades des Fatey et du roi de Ségo.

« Crois-tu, m'écriai-je — que je n'aimerais pas mieux tomber sous la halle d'un Maure ou d'un captif du roi de Ségo, en rase campagne, que de mourir de faim au Kaarta, ou d'être surpris pendant mon sommeil par un lâche assassin? Car qui m'assure que vous n'avez pas des projets perfides? N'avez-vous pas déjà trahi vos promesses? Et en me retenant ici malgré moi, quelle confiance puis-je avoir en vous? »

Il était temps d'en finir. J'avais formellement exprimé aux deux en-

voyés de Maka qu'il ne me plaisait pas d'aller à Koghé, et que pour m'y forcer il faudrait avoir recours à la violence. Ils se retirèrent sur mon invitation, et allèrent rendre compte à Maka de notre entrevue. Je donnai l'ordre d'avoir, de jour et de nuit, deux hommes en faction et de tenir les armes prêtes.

Suivant les renseignements que je recueillais, les routes ne pouvaient être praticables qu'à la fin du mois d'octobre. J'avais donc quatre longs mois à passer dans des cases abominables, faisant eau de tous côtés et remplies d'animaux immondes. Qui m'eût dit, il y avait cinq semaines, que j'en serais réduit à cette cruelle position? Au nombre des difficultés que j'avais calculées en entreprenant mon voyage, je n'avais pas compté, je l'avoue, sur la stupide fantaisie de me faire rebrousser chemin. Je m'attendais à être volé, à être retenu pour une rançon, à être tué enfin; mais je n'avais pas songé à cette ridicule situation.

Cette journée et celle du lendemain s'achevèrent sans que Maka répondit à mon palabre. Il délibérait sans doute avec son digne entourage.

Dans la soirée du 6, deux incidents vinrent faire diversion à mes ennuis. Le premier était sérieux : c'était une bataille générale entre mes hommes et ceux du village, encore à l'occasion de mes ânes, accusés faussement, prétendaient mes nègres, d'avoir ravagé un champ de mil. Bouô se trouvait heureusement dans ma case au moment où le combat s'engageait, et à nous deux nous parvîmes à l'arrêter. Les combattants en furent quittes pour quelques coups sans gravité, dont les plus forts restèrent aux Bambaras. Les rancunes s'étant calmées de part et d'autre, je chargeai Bouô de dire à ses compatriotes que leur réputation de bravoure était assez bien établie pour qu'il ne fût pas nécessaire d'en donner individuellement la preuve en toute circonstance, dussent-ils être dix contre un, ainsi que cela venait d'avoir lieu. Bouô me comprit, et cette plaisanterie, en égayant l'assemblée, acheva de sceller la paix. Tous mes efforts tendaient à éviter de pareilles collisions, et une fois rentré dans mon quartier, je grondai sévèrement mes hommes d'avoir été si prompts à prendre fait et cause pour des ânes qui, à coup sûr, ne leur en sauraient aucun gré.

Le second incident était plus plaisant. Le vieux Niany, en proie à une violente exaspération, vint me demander justice contre mes hommes qui avaient, disait-il, commis à son égard une action abominable. Voici le sujet de sa plainte. Par extraordinaire, nous avions tué un bœuf, et, sur mon ordre, on en avait donné au forgeron une quantité

raisonnable, et de plus la tête, qui, selon l'usage du pays, lui revenait de droit; mais je m'en étais approprié la langue sans sa permission, et c'était ce qui causait sa fureur. Le bonhomme était si irrité de ce détournement, qu'il appelait mes hommes des voleurs, et réclamait la langue du bœuf comme une chose à lui. Malgré le grand âge du plaignant, j'accueillis par un rire peu respectueux sa réclamation, qui, en tout cas, était un peu tardive; car la langue était mangée.

A cette révélation, l'hilarité devint générale et gagna même sa propre famille; alors le patriarche, hors de lui, jeta à terre la viande qu'il tenait à la main, et s'enfuit en m'appelant aussi voleur. Sa femme et ses enfants, que cette susceptibilité n'arrangeait pas du tout, ramassèrent les morceaux souillés de sable et les plongèrent dans leur couscous, sans s'inquiéter autrement de cet enduit peu agréable.

Le 7, surlendemain de mon palabre, Bouô m'apporta la réponse de Maka. Cette réponse, fort ambiguë, me satisfaisait cependant en un point : Maka, se souciant peu sans doute de perdre les avantages que lui promettaient mes dépouilles, m'annonçait qu'il allait faire ses efforts pour m'empêcher de partir pour Koghô. Quant au reste, la transmission de ma protestation au roi, Maka paraissait peu pressé de s'en charger.

Bouô était accompagné de deux Poulhs du Massina, remarquables par la beauté de leurs traits. Leur couleur était plus noire que celle de beaucoup de Yoloffs, leur nez droit, leurs yeux bien fendus et d'une extrême douceur; et quoiqu'ils fussent jeunes, ils avaient la barbe longue, fournie, douce au toucher et tenue avec beaucoup de soin. J'insiste sur cette particularité d'avoir beaucoup de barbe à un âge où les autres nègres n'en ont pas encore. Ce n'est guère, en effet, que vers trente ans qu'elle commence à pousser, et je ne l'avais pas encore vue, à quelque âge que ce fût, atteindre chez d'autres nègres, même chez les Foulhs, la longueur et l'épaisseur que je remarquai chez ces deux Poulhs.

Je fis encore une autre observation sur le même objet. Les nègres de toutes les familles se rasent la lèvre supérieure et trouvent nos moustaches du plus mauvais goût. Ils montrent même une répugnance très-prononcée pour cette coutume, et fréquemment j'ai reçu d'eux, par gestes et en manière de plaisanterie il est vrai, l'avis de couper mes moustaches. Comme il ne faut jamais laisser le dernier mot à un nègre, je leur répondais de même, en désignant les trois queues ménagées dans leur chevelure ailleurs entièrement rasée, et partant du sommet du crâne et de chaque tempe.

J'ai remarqué aussi sur plusieurs nègres l'usage de se tresser et de se boucler la barbe, notamment sur d'autres Poulhs du Massina et sur un chef du Kasson rencontrés ultérieurement. Je constate comme un fait digne de toute attention cet accord entre la barbe du menton et des joues disposée ainsi, et le retranchement complet du poil de la lèvre supérieure. Le dernier Poulh que j'ai vu m'a rappelé le dessin d'un bas-relief persépolitain qui décore le livre du docteur Pritchard, et depuis, en regardant ce dessin, j'ai retrouvé l'ensemble des traits du Poulh qui m'y avait fait songer. Je n'en conclurai pas que les Poulhs descendent des Mèdes ou des Ariens, mais je noterai ce rapprochement singulier dans la manière de porter la barbe, singulier surtout en ce que les premiers Arabes, convertisseurs des Poulhs, la portaient tout entière. Les Bédouins du Sabbrâ méridional, que nous nommons Maures, ont aussi une grande aversion pour la moustache.

Les deux Poulhs qui accompagnaient Bouô appartenaient évidemment à cette race de Poulhs noirs dont parlent les légendes; ils étaient captifs. On trouve au Kaarta un certain nombre de leurs compatriotes dans cette condition. Je causai longuement avec eux, et comme ils avaient beaucoup voyagé, ils me fournirent divers renseignements intéressants. L'un avait trait à la licorne, objet d'études et de recherches recommandé aux voyageurs d'une manière très-pressante. Ils me parlèrent, de même que beaucoup d'autres nègres, de l'*aboukara* (le père à une corne) et me dirent qu'ils en avaient vu en grand nombre dans le Baliah et le Bouré; mais d'après la description qu'ils m'en firent, et surtout par la comparaison avec l'éléphant, qu'ils choisirent pour rendre leur description plus précise, il était évident qu'il s'agissait du rhinocéros. Ces recherches, que j'ai continuées depuis, ne m'ont pas fourni de meilleure solution; et je regrette de n'avoir aucun éclaircissement nouveau à introduire dans la discussion. Mes Poulhs noirs disaient bien *aboukara*, et pour plus de précision ils ajoutaient le mot *ouaheda* (une); cette corne, selon eux, serait placée sur la ligne du nez.

Tous les jours j'apprenais de nouveaux brigandages commis au Kaarta par les Maures. Ce jour-là, c'était le village de Khoré qui venait d'être évacué. Ses habitants, en traversant, pour fuir, la montagne où j'avais percé une route, étaient tombés dans une de leurs embuscades. Plusieurs des fugitifs avaient été tués; d'autres, en assez grand nombre, étaient restés au pouvoir des Maures, ainsi que beaucoup de femmes et d'enfants, et le troupeau tout entier.

On s'exagère beaucoup au Sénégal la bravoure et la férocité des

Bambaras. Ce sont au contraire des nègres très-placides et d'une courtoisie qui pourrait devenir proverbiale s'ils étaient mieux connus. La terreur qu'ils inspirent vient de ce qu'ils font leurs expéditions toujours en nombre, et qu'ils ont affaire à plus poltrons qu'eux. Les Maures et les Poulhs du Massina leur font une peur atroce. J'ai recueilli récemment, sur l'expédition dont j'avais vu revenir les restes à Koghé, des détails qui peuvent donner la mesure de leur bravoure.

Cette expédition avait été résolue dans une orgie, et les Bambaras, surexcités par de copieuses libations, avaient été jusqu'à vendre à l'avance les dépouilles de l'ennemi. L'armée part; elle se compose de la fleur de la chevalerie; on chante victoire en quittant le tata royal. Deux jours après, voici ce qui se passait : l'armée, qui comptait plus de quatre cents cavaliers, parvenait à cinq heures du matin aux environs du village, et chaque guerrier s'occupait aussitôt à saisir les moutons, les bœufs et les chameaux de la tribu. Le troupeau était gardé par six hommes qui, se montrant tout à coup aux plus audacieux, déterminèrent une panique générale. Non-seulement les bestiaux furent abandonnés, mais les Bambaras, dans leur déroute, abandonnèrent leurs armes et leurs chevaux. Les Maures avaient comblé leurs puits, et sur quatre cents Bambaras qui avaient chanté victoire avant le combat, deux cents à peine revinrent annoncer leur défaite.

Telle est la bravoure des Bambaras : six hommes, six bergers n'avaient eu qu'à se montrer pour les mettre en pleine déroute. S'il nous prenait jamais fantaisie de faire la conquête du Kaarta, il ne faudrait pas plus de mille hommes. C'est un pays montagneux et qui paraît très-sain. D'après mes hauteurs barométriques, il est élevé de 300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Les eaux se trouvent à de faibles profondeurs, et si les puits manquaient, on pourrait aisément en creuser de nouveaux.

Jusqu'au 15 juillet, rien d'intéressant ne s'était produit dans mon existence. Les Bambaras me permettaient de regarder le ciel à mon aise, et ne m'adressaient plus de requête pour conjurer les inconstances de la pluie. Le mil poussait et se développait; la pluie tombait avec abondance. Ce jour-là surtout les averses furent tellement violentes, qu'en quelques minutes l'eau envahit la case dans laquelle je m'établissais pendant le jour pour travailler, ainsi que la cour du forgeron, qui me servait de chambre à coucher. Durant plus de six heures je demurai blotti dans un coin de ma case à rats et à cent-pieds, le seul endroit sec de l'habitation.

Le lendemain, les Maures attaquaient un village des environs. J'entendis distinctement le tamala et les coups de fusil. Cela me promettait un jour ou l'autre la visite de ces brigands; et Dieu sait ce qui en serait advenu, grâce au courage de mes auxiliaires! Le village attaqué était un village de Diavaras : on nomme ainsi une tribu de Soninkiés qui occupait le Kaarta avant la venue des Bambaras. Je parlerai ailleurs de cette tribu; mais, en attendant, voici quelques détails qui la concernent.

Quand les Bambaras vont à la guerre, les Diavaras sont tenus de fournir un certain nombre d'hommes; ils ne paient pas cependant tribut au roi, et sont, à part cette corvée de guerre, traités avec de grands égards.

Il paraîtrait que les Diavaras avaient fait au roi du Ségo des propositions d'alliance offensive et défensive contre le Kaarta, et avaient même demandé une armée pour commencer de suite les hostilités. Le roi du Kaarta, qui a, me dit-on, une police très-bien faite, ayant eu connaissance de cette démarche, s'empressa d'en donner avis à son frère Maka, et celui-ci aurait alors défendu à ses compatriotes de porter secours aux Diavaras.

On prétendait encore que ce coup de main exécuté par le prince des Fatey, le même qui guettait mon passage, n'avait été accompli qu'à l'instigation des Kourbaris; enfin, on allait jusqu'à dire que l'occasion de cette razzia avait été fournie au prince maure comme une compensation des torts que lui avait causés ma séquestration.

On voit qu'au Kaarta on fait des cancanes tout comme ailleurs. Il n'est pas, au reste, improbable que ces choses aient été inventées pour masquer la poltronnerie des Bambaras, et je ne serais pas éloigné de le croire. Il semblerait néanmoins positif que le prince des Fatey était bien réellement embusqué sur la route du Ghiangounté, dans le dessein de me surprendre.

J'ai demandé à Bouô un homme pour envoyer à Bakel, et la construction d'une case pour m'abriter de la pluie. Maka m'a fait répondre mille choses charmantes, en me promettant de s'occuper très-prochainement de l'objet de mes demandes. Mon logis était devenu quelque chose d'affreux; ses murailles de terre absorbaient, durant le jour, une quantité considérable de calorique qu'elles conservaient même pendant la nuit. C'était une vraie fournaise, sans parler de sa population d'animaux malfaisants.

Il n'était plus question de me faire retourner à Koghé; pas davan-

tagé de la suite donnée à mon discours à Bouô et à Mamady-Sirré, que je tenais tant à faire parvenir au roi.

Mes hommes continuaient à veiller, et à la moindre alerte nous étions prêts à soutenir le choc de nos ennemis. Chose digne de remarque, les Bambaras nous avaient laissé nos armes; et de tout ce que je possédais—je tenais ce renseignement de bonne source—c'était ce qu'ils convoitaient le plus. Bouô avait bien un jour eu l'air de toucher cette corde; mais le pauvre garçon s'était retiré embarrassé; car je lui avais répondu que je ne les livrerais pas sans combat.

Ils étaient deux cents et nous étions douze; ils nous auraient étouffés s'ils l'eussent voulu, rien qu'en se pressant sur nous; leurs intentions étaient évidemment mauvaises, puisqu'ils m'avaient arrêté et me gardaient. Comment expliquer de telles incohérences?